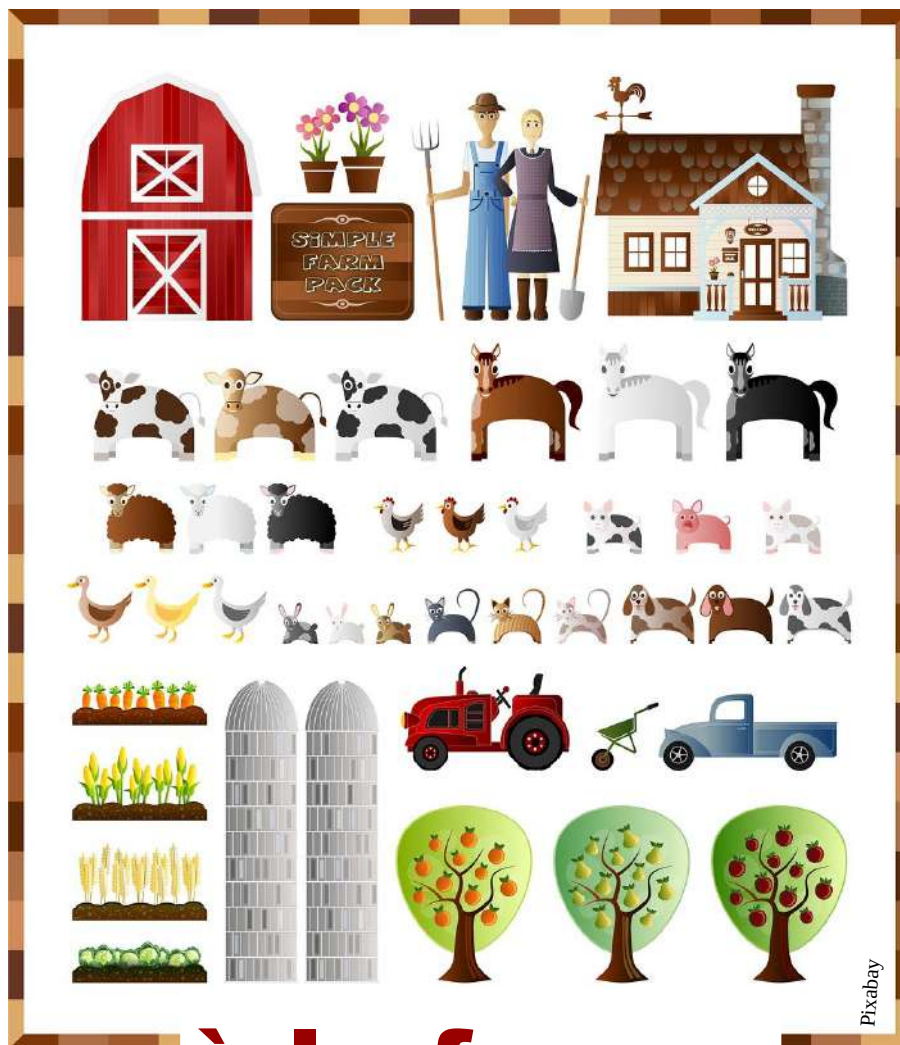


Les de Causeuses Sainte-Anne-d'Auray

Cercle de lecture **Collaboratif** N°13 avril 2024

Raconter tout en se racontant



à la ferme

Les manifestants ont dégagé la voie. Le salon de l'**agriculture** est terminé. De retour au champ, **Les Causeuses** vous proposent une visite **à la ferme**.

Au sommaire

Paul Bedel avec Catherine École-Boivin, Maud Bénézit et les paysannes en polaire, Jean-Marie Déguignet, Pierre-Jakez Hélias, Alain Labbé, Christelle Le Guen, Eugène Le Roy, Claude Michelet et l'école de Brive, Quarante voix pour les soulèvements de la terre.



Un miracle de 10 grammes

Par Odile Perriot

Alain Labbé ne vit pas sur « terre » : son métier, c'est la mer. Mais voilà 2 ans qu'il reste à quai. La réalisation du bateau sur lequel il doit naviguer rencontre de nombreux aléas qui font toujours reculer le départ. Il sent qu'il décroche : la mer c'est fini. Il a 44 ans.

Sans point terrestre fixe, il va son chemin. Le voilà en Dordogne où il se marie. Mais sa Bretagne lui manque. Son épouse accepte de le suivre et ils partent pour Brest. En 1997, dans la région brestoise, la production de fraises est en chute. Les agriculteurs comme les coopératives sont inquiets : pas de AOP (appellation d'origine protégée), la culture hors-sol se développe.

Propriétaire d'un terrain familial à Plougastel-Daoulas, il décide de s'y installer et de créer son exploitation. Il suit une formation agricole, mais rien sur la fraise ! Toute création d'entreprise est une complexité administrative. Nouvelle exploitation, oui, mais pas « jeune » agriculteur et cela complique encore les choses .

Il opte pour une plantation de gariguettes, en bio et en pleine terre. C'est parti : « *Les premières fraises rougissent. Après tout, si on rêve de produire 8 tonnes de fraises l'an quand on est débutant, est-on certain de voir poindre un jour sa première fraise ? Est-on sûr de ce que sera sa couleur, son goût ? La première année j'en ai fait des cauchemars.*

J'ai dépensé quatre cents mille francs et j'attends fébrilement un miracle de 10 grammes. Quand je la vis sortir, je m'agenouillai près d'elle ; la métamorphose d'un petit bouton vert révolutionnait ma vie. Le dimanche, l'objet rosit légèrement comme les joues d'un bébé, restant pâle à certains endroits, rosâtre puis rouge sur les reliefs jusqu'à ressembler au nez d'un clown vers 17 heures où plus rien ne bougea plus jusqu'au lendemain. »

Les nuits sont brèves

Les rangées de plants sont sous des tunnels de bâche plastique tenus par des arceaux et le vent souffle fort parfois en Bretagne, de jour comme de nuit pouvant mettre en danger ces structures. Cinq tunnels et vingt mille plants ! Aléas météorologiques, comme en mer ! Les prédateurs sont là : corbeaux, lapins et merles qui mangent tout et se multiplient.

« J'explique à l'Assassin ce déluge de renards qui après les lapins, les corbeaux, les merles et tout le reste, va bientôt m'expédier à l'asile. Cela fait trois jours que je ne sors plus des

tunnels ». Il faut parer aux dégâts potentiels, de jour comme de nuit ! Les nuits peuvent être très courtes, même brèves. Seul le dimanche est « off ».

Les gestes sont répétitifs

Au stress s'ajoutent la fatigue physique, la gestion administrative, les vols, le recrutement des saisonniers, la gestion du personnel. Et comment sera la récolte ? Y aura-t-il assez d'eau ? La floraison se fera-t-elle à temps, ainsi que la maturation des fruits ? Il a quelques employés à l'année. Le recrutement de saisonniers est indispensable pour la plantation et la récolte. Le travail est pénible, les gestes sont répétitifs, plantation et récolte se font à genoux . « *Je décrète la pause, les cueilleurs se relèvent, incapables durant quelques secondes de faire un pas, les jambes raidies par la position des genoux. Ils contemplent leur travail. Ils sortent.* »

Trouver la meilleure place

Après la cueillette, il faut remplir les barquettes, les charger dans la camionnette et aller au marché. Sur place, il faut trouver la meilleure place et la garder. Il peut confier le poste à une vendeuse. Là encore, il peut y avoir de mauvaises surprises : la somme officiellement encaissée ne correspond pas au

volume de la vente, la pause café est trop longue, le relationnel n'est pas adapté avec la clientèle. Mais n'oublions pas le comportement de certains clients : se servir pour « goûter » sans forcément acheter, accaparer le vendeur sans rien prendre. Alors voici le conseil qu'il donne : « *Surtout, Claire, ne pas rentrer dans les mots, jamais. Les mots, le goût, les couleurs, jamais. Tu leur fourgues une barquette et tu dis : moi je choisirais celle là Madame. Une fois sur deux, elle prendra celle d'à côté pour te faire chier, mais c'est pas grave, elle a une barquette en main, la vente est faite.* »

La fraise, une obsession

La fatigue physique accompagnée de la fatigue nerveuse agit fortement sur la vie privée. Le travail a pris toute la place dans sa vie et il se sent vide, seul. Il a quelques contacts épistolaires comme seule relation extraprofessionnelle. Il écrit bien et a déjà publié un livre : *Triptyque lunaire*, mais cela ne remplace pas le contact humain. À contre cœur, il accepte de faire une psychothérapie : il ne pense qu'à la fraise et se demande qui il est... la fraise est son obsession ,« *j'y promène ma solitude laborieuse* ». Il retrouve ses souffrances de naguère, lui reviennent en tête les grands moments de solitude et de souffrance en mer. Son psy lui conseille d'écrire.

Alors, il décide d'arrêter l'exploitation, dernière saison du **Bateau fraise**, dernier marché... point final.

MAIS la vie est là ! Elle continue. Elle va combler son mal être.

Un groupe d'amis se forme avec en points communs le bateau, l'écriture, le théâtre...

Cet homme écoute toujours son cœur pour construire sa vie. Il nous la raconte simplement. Les mots sont fluides, exprimant son vécu avec pudeur. Sans jamais se plaindre, il relate sa vie d'exploitant agricole.

C

Alain Labbé, *Le bateau fraise*, Libretto (col. Littérature française), 2023, 240 p





Le roman de Eugène Le Roy « Jacquou le Croquant » a été adapté en série télévisée par Stelio Lorenzi. Sa première diffusion date de 1969. Le premier épisode est visible en intégralité sur youtube.com

Révoltes paysannes

Par France Rioual

Ma madeleine n'a rien de la saveur du biscuit trempé dans la tisane de tilleul de tante Léonie*. Ma madeleine est une odeur. Celle, tant aimée, d'une bouse lâchée par la vache Coquette sur la route goudronnée qui nous ramène à l'étable, cette fin d'après-midi orageuse. Le bitume a chauffé toute la journée, le fumet en est décuplé.

Du haut de mon jeune âge, je l'ai ressenti alors : l'acquisition de la ferme fut une grande fierté pour mon père. Lors d'ultimes négociations, il m'avait traînée chez le propriétaire, à particule et sans le sou. Le manoir convoité avait appartenu au Seigneur de Coëtmen dont il aimerait ensuite faire découvrir aux visiteurs la résidence principale : une tour en ruines, classée monument historique, surplombant notre hameau. Je n'étais pas le fils attendu mais il m'élèverait tel quel. Alexis Gourvennec** était un héros, Martin Ferral, un martyr.

Souvenez-vous, Martin Ferral dit *Martissou*, le père de **Jacquou le Croquant**, héros du roman de **Eugène Le Roy**. Poussé à bout, le métayer tue Laborie, l'odieux régisseur du non moins odieux comte de Nansac. Il est condamné au bagne où il meurt. Jacquou et sa mère sont chassés de la métairie. Ils entament une vie au-delà de

toute misère. L'image à l'écran (car le roman a été adapté en série télévisée) de Jacquou se réveillant près du corps sans vie de sa mère restera un souvenir indélébile. Le bougonnement de mon père aussi qui d'ordinaire ne s'attardait pas devant le poste : « *Comment tant d'injustice ?* » Cinquante ans plus tard, la lecture du roman m'a fait revivre de façon tout aussi poignante la condition des paysans périgourdens au début du 19ème siècle.

Pauvreté et humiliations

Si *Jacquou Le Croquant* est publié en 1899, Eugène Le Roy (1836-1907) situe son roman entre 1815 et 1830. À l'époque nous explique, dans une préface, l'historien Emmanuel Le Roy Ladurie, « *la Dordogne n'a rien à envier à la péninsule armoricaine très arriérée.* » Maintenus dans un état de pauvreté et souvent de misère, les paysans sont sous-alimentés. Illettrés, ils sont l'objet

* En référence à Marcel Proust, Du côté de chez Swann / ** Alexis Gourvennec est à la tête des manifestations de légumes dans le Finistère en 1961. Il mène l'occupation de la sous-préfecture de Morlaix et est suivi par 2 000 agriculteurs. Cela lui vaut d'être incarcéré. Ce sont alors 6 000 agriculteurs qui se mobilisent pour réclamer sa libération. Il est porté en triomphe à sa sortie de prison.

de traitements humiliants de la part d'une certaine noblesse et d'un certain clergé. Viennent alors le langage des armes et le temps des révoltes. Car, « *la Dordogne se défend quand même* » note l'historien. Et Jacquou (qui doit son surnom aux agitateurs nommés les Croquants) « *s'inscrit dans le schéma temporel des révoltes paysannes s'attaquant au fisc au 17ème, au Seigneur au 18ème et au grand propriétaire au 19ème.* » La vengeance réclamée par Marie Ferral sera à la hauteur de ses espérances. Son fils Jacquou brûlera la forêt et le château des Nansac.

Remembrement, engrais et pesticides

À mon tour d'être fière : à 12 ans, je conduis un tracteur et retourne la terre à l'aide d'une charrue. À 14 ans, je ne me pose pas la question du programme des vacances scolaires : pommes de terre, choux-fleurs et cocos paimpolais m'occupent selon la saison. Cela fait belle lurette qu'il n'y a plus un seul animal à la ferme. Les cultures maraîchères s'étendent sur des hectares de terres cédées par d'autres et remembrées. Les investissements en matériel sont colossaux. La main-d'œuvre fourmille (jusqu'à 30 employés selon la culture). Cela prend des allures de réussite. Et pourtant. Le discours change : « *Dans la vie, Francine, il ne faut*

compter que sur soi. » La machine se grippe, malgré le sentiment d'avoir bien fait c'est-à-dire à renfort d'engrais, de pesticides et de fongicides. Les remorques reviennent avec leur chargement d'invendus à détruire sur le champ. Aux aléas climatiques s'ajoutent ceux du marché.

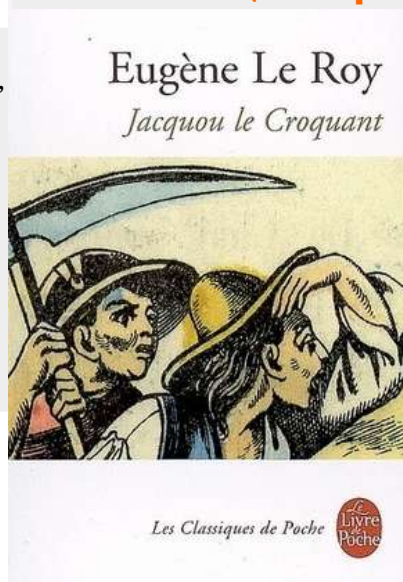
Une tyrannie, l'autre

Les esprits sont fatigués. Le corps et les sols sont épuisés. C'est précisément cette *économie de l'épuisement* qui est pointée dans **On ne dissout pas un soulèvement***. Quarante personnalités (en très grande majorité des universitaires) évoquent, sous la forme d'un abécédaire, les conséquences humaines et environnementales de l'agro-industrie déployée ces 70 dernières années. Une tyrannie qui en a remplacé une autre et qui est à l'origine des très contestées mégabassines ou réserves d'eau de plusieurs hectares au service d'une agriculture qui a vécu.

Transformé en *cathédrale de lumière*, ce sont les termes de l'agent immobilier qui en a fait l'acquisition, le manoir de Kermilven est louable, pour partie, à la semaine ou à la nuit. Au retour de randonnée, après un spa bien mérité, le vacancier profitera d'un environnement calme où sur les terres galopent des chevaux en liberté. C

Dans les médiathèques
Terre-Atlantique

Eugène Le Roy,
Jacquou le Croquant,
Presses Pocket, 1978
(paru initialement
sous le titre *La Forêt
Barade*, en 1899),
337 p, préface de
Emmanuel Le Roy
Ladurie/ la jaquette
ci-contre est celle
d'une autre édition.



40 voix pour Les
Soulèvements de la
Terre,
*On ne dissout pas
un soulèvement*,
Seuil, 2023,
187 p

* Le titre fait écho à la décision du ministre de l'intérieur de dissoudre le mouvement Les Soulèvements de la Terre au lendemain des violents affrontements entre manifestants anti-mégabassines et forces de l'ordre à Sainte-Soline en mars 2023.

L e c o c h o n

Par André Daviaud

« Je n'omets pas que le sang de cochon sert à fixer l'or »

Paul Claudel

Les cochons grognaient dans leur soue, derrière le mur Est de la cour. C'étaient des bêtes épaisses, des blocs de chair sans cou qui foussaient de leur groin la soupe qu'on leur donnait chaque jour. On faisait cuire des pommes de terre de rebut dans une grande chaudière qui fumait dans une dépendance que l'on appelait « *la chambre aux patates* » car on y entassait ces tubercules. Les plus abîmées et les plus pourries étaient destinées aux porcs. Après cuisson, on les mélangeait avec du petit lait, ce liquide qui reste après avoir battu la crème en beurre ou transformé le lait en laitage. Les cochons se jetaient sur leur mangeoire avec des reniflements de plaisir. Leur groin s'emplissait de ce liquide épais. Ils mangeaient comme des porcs et j'ai toujours du mal à comprendre lorsqu'on soutient que ce sont des bêtes très propres. Il est vrai qu'elles sont génétiquement proches de l'être humain au point qu'on a pu récemment greffer un cœur de cochon génétiquement modifié dans la poitrine d'un homme, qui est mort au bout de quelques semaines. Mais la science fait de tels progrès ! Cochon qui s'en dédie !

D'un grand coup de masse

En hiver, on tuait le cochon. Le charcutier, un presque homonyme, venait de la ville voisine, vêtu de sa blouse noire et d'un tablier. Il avait un visage très rose et très rond et une tête sans cou. Et des gestes précis de tueur de cochon. Je me souviens des cris stridents de la bête quand on la traînait vers le lieu du sacrifice. On l'assomma d'abord d'un grand coup de masse. Puis, on l'égorgeait pour recueillir le sang dans une bassinoire profonde. Il fallait qu'il soit vivant car la circulation sanguine

cesse dès l'arrêt du cœur. On sait cela à la campagne. Le liquide pourpre remplissait le récipient et on l'emportait pour faire la fressure ou le boudin.

À grands coups de hache

Une fois mort, on débarrassait le porc de ses soies, c'est-à-dire des poils, en les vrillant autour d'une sorte de longue vis ou en les brûlant. Ensuite, il était fendu à grands coups de hache de la tête aux fesses. On recueillait les viscères, le foie, les rognons, le cœur, les boyaux. Car tout est bon dans le cochon, sauf peut-être les poumons, l'estomac et la vessie. Encore que certains doivent les cuisiner pour vérifier la véracité du dicton.

On en suspendait la carcasse à une échelle dressée.

La vision du cochon pendu était fascinante. Toute cette masse de viande qui attendait le couteau ou le hachoir du charcutier. On procédait alors à la découpe par grands quartiers.

L'homme de l'art (ou du lard) disposait sa table et séparait avec précision chaque morceau, des plus nobles comme les filets mignons aux plus humbles, comme la queue ou les pieds (remarquez qu'on dit « *pieds de cochon* » et non pattes. Décidément, cette bête nous ressemble de plus en plus.)

Le partage se faisait selon des calculs savants mais chaque famille du château avait sa part.

Les femmes déjà étaient entrées en action. Car, si l'abattage est affaire d'hommes, la



Paysans tuant le cochon /
Pieter Brueghel le Jeune
(1564-1636)

cuisine du cochon est affaire de spécialistes féminines. Les boyaux se remplissaient de chair grasse mêlée de sang, additionnée d'aromates dont chacune avait le secret. Les tripes étaient cuites à part, et le hachoir à manivelle dégorgeait de filaments de viande qui deviendraient pâté grâce à un savant dosage de poivre, de sel et d'ingrédients mystérieux qui donnent à chaque terrine son goût spécifique.

Des festins de cochonnaille

Les fours engloutissaient toutes ces préparations pour que chacune en emporte sa portion après stricte répartition du corps du porc engraisé amoureusement durant tant de mois.

L'odeur de la cuisine du cochon envahissait l'espace et faisait pressentir aux enfants que nous étions des festins de cochonnaille.

Les jambons avaient un sort différent. Précieusement prélevés, jambon avant et jambon arrière étaient l'objet d'un traitement à base de saumure dont je revois encore ma

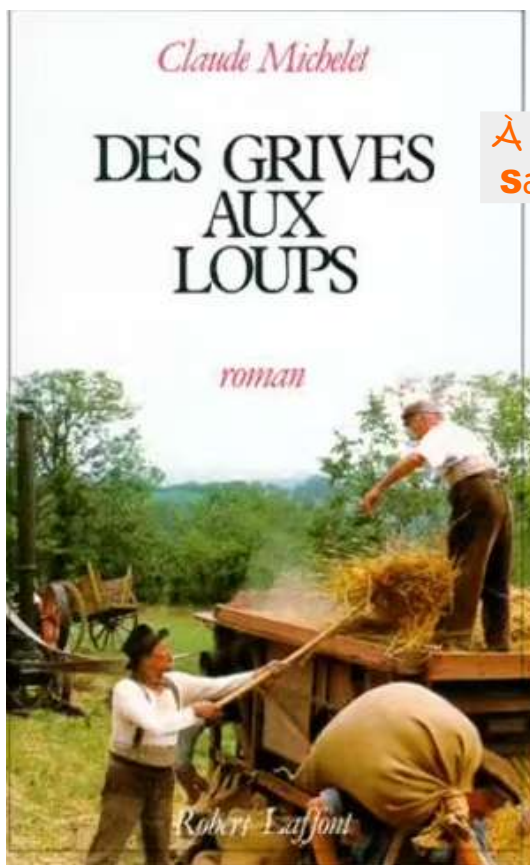
mère en badigeonner minutieusement la chair avant de l'envelopper dans un sac de lin blanc.

Les jambons seraient bientôt pendus dans la cheminée pour qu'ils se fument lentement avant d'être servis en tranches pour accompagner la mogette.

Les odeurs, les sons, la vue des chairs pendantes, l'agitation fiévreuse faisaient du jour où l'on tuait le cochon une fête des sens.

On tue aujourd'hui les bêtes loin des yeux des enfants qui ne doivent pas savoir que cette tranche de jambon blanc ou cette côte de porc ont été une partie d'un être vivant pataugeant dans la boue.

Je ne peux m'empêcher de penser que c'est un peu dommage. C



À la médiathèque de
Sainte-Anne-d'Auray

*« Sur cette terre il faisait bon vieillir
De père en fils on savait s'y tenir
En travaillant de tout son cœur
On récoltait quelquefois le bonheur
Et puis la vie nous tenait là
Du bord des champs, aux bords du bois
Avec l'amour au rendez-vous
On était bien chez nous
C'était le temps, souvenez-vous,
Le temps des grives aux loups. »*

Claude Michelet, *Des grives aux loups*, Robert Laffont, 1991 (1979), 410 p.

Nostalgie de la vie paysanne d'autrefois

Par Anne-Yvonne Landais

Nostalgie, c'est le mot qui me vient à l'esprit lorsqu'il s'agit d'évoquer le monde paysan, ce monde en grande partie aujourd'hui disparu, porteur de tant de valeurs qui façonnaient la société.

Accoler les mots paysannerie et nostalgie nous fait naturellement penser à « l'école de Brive » constituée au début des années 80 par un groupe d'écrivains dont l'un des pères fondateurs et sans aucun doute le plus emblématique est **Claude Michelet** né et mort à Brive (1938-2022).

Cette joyeuse bande d'écrivains (Claude Michelet, **Christian Signol**, **Yves Viollier**, **Gilbert Bordes**, **Michel Peyramaure**...) se distingue par des romans dits « de terroir » qui rendent hommage aux paysans et à la vie provinciale, à contre courant des diktats des « intellectuels » parisiens. Ces récits font remonter beaucoup de souvenirs d'enfance aux lecteurs et connaissent un immense succès qui continue encore de nos jours.

À cet égard, les romans écrits par Claude Michelet sont certainement les plus connus. La *Saga des Vialhe* (**Des grives aux**

loups, Les palombes ne passeront plus, L'appel des engoulements et La terre des Vialhe) retrace à travers une famille de paysans, l'histoire et l'évolution de la paysannerie française depuis le début du vingtième siècle jusqu'aux années quatre-vingt dans un petit village de Corrèze, Saint Libéral. On suit avec intérêt et souvent avec émotion les personnes de Mathilde, Pierre-Édouard et tant d'autres auxquelles on s'attache et qui finissent par faire un peu partie de notre famille...

Hommage aux paysans bretons

Mais quittons Brive pour revenir chez nous en Bretagne avec **Pierre-Jakez Hélias** et son **Cheval d'Orgueil**. Pierre-Jakez Hélias est né en 1914 dans le Pays Bigouden. Après des études à la Faculté des Lettres de Rennes, il devient professeur et écrivain très attaché à son Finistère natal. Son livre, paru en 1975,

est un hommage aux paysans bretons et tout particulièrement à son grand-père maternel, Alain Le Goff, le « Cheval d'Orgueil ». Le récit, bien que très dense avec plus de cinq cents pages est très poétique. On suit le quotidien, souvent rude, dans une ferme bretonne en ce début de vingtième siècle où tous, hommes, femmes, enfants, participent aux travaux. Il met également en avant l'entraide, la solidarité, la cohésion sociale entre ces personnes qui n'ont souvent comme richesse que celle d'appartenir à une communauté unie et homogène. Ainsi lors d'un repas de fin de battage « *Les Rouges et les Blancs ont la même couleur de poussière et communient dans la fête du pain quotidien* »

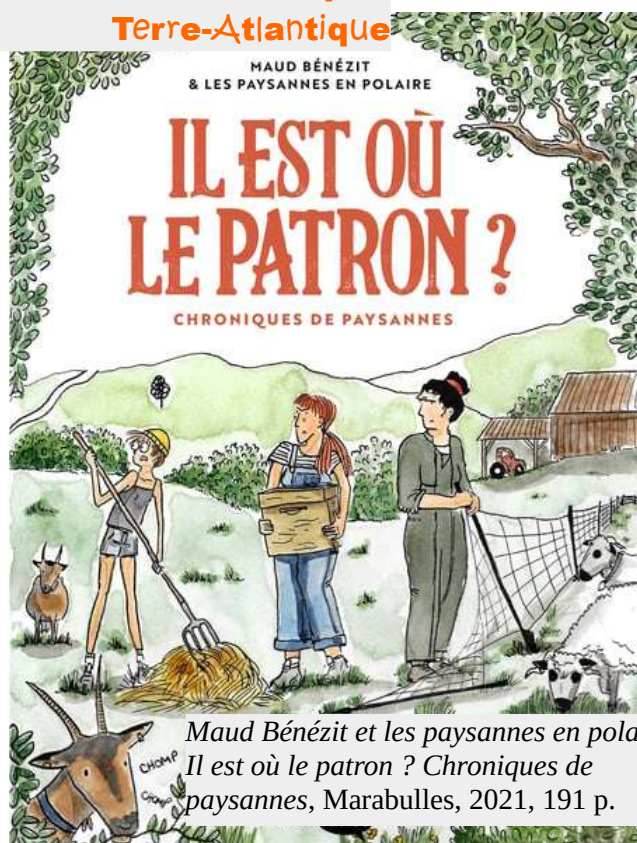
De très beaux romans à lire ou à relire. C



À la médiathèque de
Sainte-Anne-d'Auray

Pierre-Jakez Hélias, *Le cheval d'orgueil*, Plon (col. Terre Humaine), 1995 (1975), 624 p.

Dans les médiathèques
Terre-Atlantique



Maud Bénézit et les paysannes en polaire, *Il est où le patron ? Chroniques de paysannes*, Marabulles, 2021, 191 p.

Coline, qui, avec son conjoint, dirige un élevage de brebis, et Anouk, apicultrice. Elles se rencontrent au marché où chacune vend ses produits, se lient d'amitié et vont ensemble s'entraider, se soutenir et faire front contre l'ambiance souvent machiste du monde patriarcal qui les entoure, où on commence par demander « **Il est où, le patron ?** », niant par là-même le rôle de la femme responsable d'exploitation agricole. Cette bande dessinée, écrite « à douze mains » offre un vent de fraîcheur, d'optimisme et d'humour bienvenu aujourd'hui, où chacune peut trouver « *des pistes de réflexion et d'émancipation (et dont les auteures espèrent que) vous ressortirez plein-e-s de force, de joie et d'envie de lutter !* » C

Réalité d'aujourd'hui

Par Marie-Annette Lucas

Les paysannes en polaire, cinq jeunes femmes, féministes, diplômées, travaillant dans le milieu agricole se rencontrent, réunissent des témoignages sur le sexisme latent -ou criant- qui existe dans leur milieu. La rencontre avec **Maud Bénézit**, jeune dessinatrice, va leur donner l'idée de parler de ce sujet sous forme de bande dessinée. Un projet de création collective qui mettra trois ans à aboutir. Ensemble, elles vont donner vie à trois héroïnes issues de leurs propres expériences et des témoignages recueillis. Nous allons donc suivre au rythme des saisons Jo, qui souhaite reprendre seule l'élevage de chèvres de Georges chez qui elle est en stage,



Que ta Campagne est belle !

Par Martine Bouquin

Mercredi 31 janvier. J'ai un rendez-vous à 8h ce matin à Auray. Voilà plus d'une heure que je suis prise dans un énorme bouchon, entourée de tracteurs et de voitures qui klaxonnent : manifestation de la confédération paysanne. Je n'ai pas le choix, je dois attendre que le trafic bouge pour pouvoir rebrousser chemin. En attendant, j'allume la radio : la musique adoucit les mœurs ! **Jean Ferrat** chante : « *Mon Dieu que la montagne est belle, comment peut-on imaginer en voyant un vol d'hirondelles, que l'automne vient d'arriver.* » Hé bien, c'est d'actualité ! J'attends. Et voilà que mes pensées s'envolent. Je repense à ma grand-mère paternelle partie de sa Normandie natale vers la capitale : « *Les filles veulent aller au bal, il n'y a rien de plus normal que de vouloir vivre sa vie...* ». Fille de la terre, toi, la paysanne, tu rêvais d'un autre monde. « *Leur vie, ils seront flics ou fonctionnaires de quoi attendre sans s'en faire que l'heure de la retraite sonne...* » Là, dans l'habitacle de la voiture, je vois ces hommes et ces femmes brûler des bottes de paille, crier : « *Notre fin, c'est votre faim !* » « *Il faut savoir ce que l'on aime et rentrer dans son HLM, manger du poulet aux hormones...* » Toute

cette agitation me ramène à mon désir de savoir qui était mes lointains ancêtres. Étaient-ils des cueilleurs, des chasseurs, laboureurs, nomades ? Quel héritage m'ont-ils donné ?

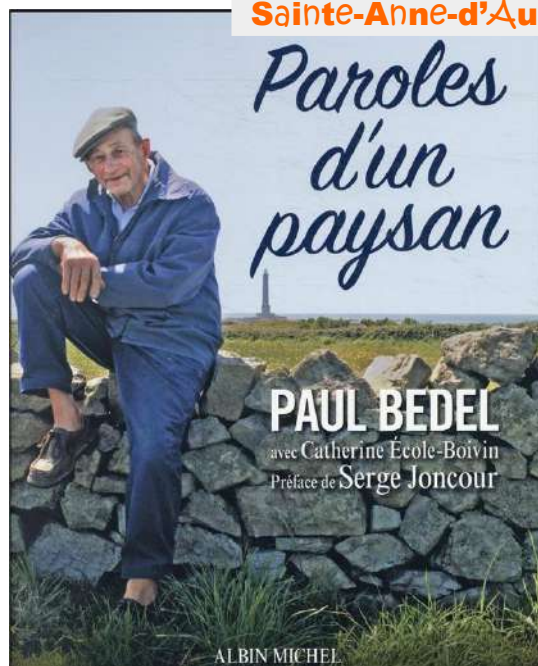
Nourrir la tribu

Lorsque je vais faire les courses, je suis la cueilleuse : j'attrape au vol des denrées alimentaires juste en tendant le bras, j'ai « juste » à lire le « Nutriscore » : dans la liste des ingrédients, les additifs figurent soit sous leur nom, soit sous forme de Code commençant par la lettre E pour Europe suivi de 3 chiffres : 1 pour les colorants, 2 pour les conservateurs, 3 pour les antioxydants : au secours ! Mes ancêtres cueilleurs devaient juste sentir ou croquer pour savoir si l'aliment était comestible, non ?! Suis-je chasseuse ? J'aime bien la pêche sous-marine : quel plaisir de tirer un poisson pour nourrir la tribu, ou de jeter le filet dans l'espoir d'une pêche miraculeuse. Suis-je paysanne, lorsque je retourne un petit bout de jardin pour planter ou semer quelques légumes ? « *Les vieux, ça n'était pas original quand ils s'essuyaient machinal, d'un revers de manche les lèvres. Mais ils savaient tous à propos tuer la*

caille ou le perdreau et manger la tomme de chèvre. »

Je coupe la radio. Mon esprit s'était envolé. Mon rendez-vous est annulé. Les ballots de paille brûlent ! « Pourtant que ta *campagne* est belle »...

À la médiathèque de
Sainte-Anne-d'Auray

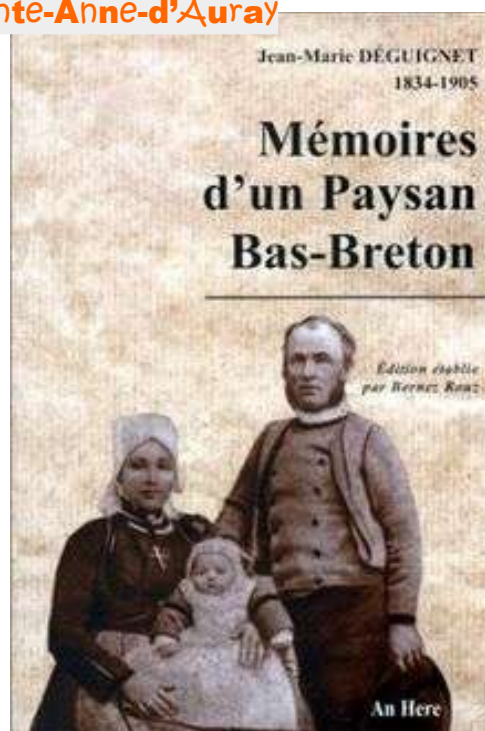


Paul Bedel avec Catherine Ecole-Boivin, *Paroles d'un paysan*, Editions Albin Michel 2019, 140 pages.

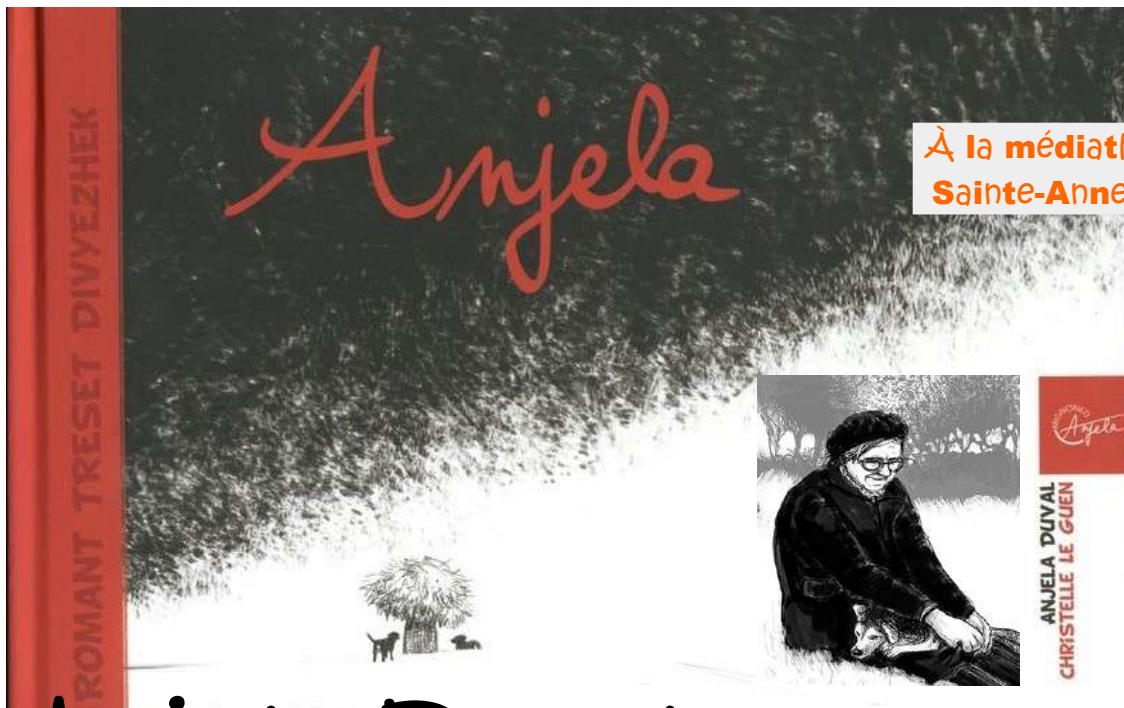
Dans le livre témoignage **Paroles d'un paysan**, **Catherine Ecole-Boivin** nous entraîne dans le récit poétique d'un homme qui a toujours voulu vivre en osmose avec la terre qu'il cultivait. Chaque jour il notait ses pensées dans des petits carnets. « *Chaque jour, pour ne pas oublier, j'écris des bouts de cerveau dans mes carnets.* » Et c'est grâce à ces bouts de cerveau, que ce livre nous montre qu'il y a une autre façon de considérer la terre. Notre terre nourricière. « *Je suis un paysan du mot pays (...). Mon corps raconte bien mieux que ma voix ce qu'a été ma vie. Et ce corps, ce sont mes champs qui me l'ont fabriqué comme il est.* » **Paul Bedel**, paysan poète de la Hague en Cap-Cotentin né le 15 mars 1930 à Auderville, nous a quittés le 24 septembre 2018. Parce qu'il avait refusé les engrais et les pesticides pour sa terre, longtemps on a dit de lui qu'il était un arriéré. « *Je ne veux pas tuer ma terre, vois-tu. Tuer la terre, c'est selon moi, tuer l'humain.* »

Trop envie de relire des récits, romans, témoignages de nos aïeux travaillant la terre. J'avais le choix. J'ai retrouvé **Jean-Marie Déguignet**, ce fils de journalier agricole du sud Finistère qui nous a laissé un témoignage exceptionnel sur la société du XIX^{ème} siècle. Tour à tour mendiant, vacher, soldat, cultivateur... Il s'est retrouvé en porte-à-faux par rapport à la société de son temps (déjà)... Journal d'un écorché vif qui savait ce qu'était la terre. « *Je vins au monde dans de bien tristes conditions. J'y tombai juste au moment où mon père, alors petit fermier, venait d'être complètement ruiné par de mauvaises récoltes et la mortalité des bestiaux...* 29 juillet 1834. *Mes parents furent obligés de quitter la ferme en y laissant pour payer leur fermage tout ce qu'ils possédaient...* » Parti pour faire des guerres jusqu'au Mexique, nous le retrouvons cultivateur à Ergué-Armel : « *Des compliments tous les jours par des gens qui venaient à la ferme* ». Mais ce contestataire ombrageux sera chassé de sa terre, il dira « *Je vous engraisse depuis quinze ans... et vous me chassez !* » On le retrouvera débitant de tabac à Pluguffan ! C

À la médiathèque de
Sainte-Anne-d'Auray



Jean-Marie Déguignet, *Mémoires d'un paysan Bas-Breton*, Édition établie par Bernez Rouz, An Here, 1998, 453 pages.



À la médiathèque de
Sainte-Anne-d'Auray

Anjela Duval

Par Marie-Annette Lucas

Je n'ai pas de racines paysannes. Je suis née et j'ai grandi en ville, mais j'ai choisi d'habiter à la campagne, sans jamais me considérer comme « rurale ». J'apprécie le calme, l'espace et la nature qui m'entourent, les arbres, les oiseaux, les animaux...

Et c'est peut-être cela au fond qui m'a touchée chez **Anjela Duval** (1905-1981), paysanne, poète, bretonne, qui, dans un petit hameau des Côtes-d'Armor, a travaillé toute sa vie à la ferme et a su, malgré les durs travaux des champs, harassants pour le corps, voir, au-delà, la beauté de la terre où elle est née et à laquelle elle est viscéralement attachée. Vers 55 ans, elle décide de transcrire très simplement sur des cahiers d'écolier, le soir après son travail, tout ce qui l'a émerveillé ou qu'elle a noté au cours de la journée, sous forme de poèmes écrits en breton, sa langue maternelle, qu'elle défendra d'ailleurs toute sa vie.

Le roman graphique bilingue intitulé **Anjela**, de **Christelle Le Guen**, lui rend hommage à travers des dessins en noir et blanc illustrant quelques moments de sa vie associés à des extraits de correspondance ou de poèmes. Le lecteur y retrouvera la simplicité, le bon sens et la force de caractère de celle qui « fut une paysanne courageuse et généreuse, à l'esprit vif et malicieux, qui défendit sa terre et son pays en maniant parfaitement ses deux langues » (extrait de la présentation). **C**

Christelle Le Guen, *Anjela*, roman graphique, édité par l'Association *Mignoned Anjela* (les amis d'Anjela), 2018, 50 p. en français et en breton

Poèmes de nuit, poèmes de jour
Barzhonegoù-noz, barzhonegoù-deiz

Janvier 1966

Extrait

« ...mes vers je les écris
avec le soc de la Charrue
dans la Chair vivante
de ma Bretagne
sillon après sillon
j'y dissimule des graines d'or
Le printemps en fera des poèmes :
mers d'émeraude ondulant dans la brise
l'été en fera
des étangs d'épis
le vent d'août les mettra en musique... »

Papillon et Abeille
Balafenn ha Gwenanenn

Juin 1967

« S'il fait beau
Dit le papillon volage
S'il fait beau
Je battrai bientôt la campagne.
Et moi, dit l'abeille
Au papillon écervelé
Je me mettrai au travail
S'il fait beau. »